

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|
| 70X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SECRET DE L'INTENDANT

PREMIÈRE PARTIE — LE DRAME DU CARREFOUR

XVII

—Que t'ai je promis ? De me cacher, pour boire, de Pauline et d'Aurore... Eh bien ! Est ce que je ne me laisse pas, tous les soirs, mettre sous clef par toi ?

—Vous avez aussi pris un autre engagement.

—Ah ! oui, celui-là te tient le plus à cœur, paraît-il, dit Bricbet avec un gros rire.

—Exécutez vous tout de suite, et je vous renouvelle aussitôt vos bouteilles.

—Demain, fit le buveur.

—Non, maintenant. Ce n'est que l'affaire de cinq minutes. Nous avons ici tout ce qu'il vous faut. Faites ce que je vous demande.

—Que diable veut-il obtenir ? se demanda le capitaine, qui cherchait vainement à comprendre.

On entendit remuer un meuble.

Puis la voix de Colard reprit

—Allons, mettez vous à cette autre table et donnez-moi ce que j'attends.

—Je ne me sens pas encore capable de te contenter, mon brave intendant. Je ne me suis pas assez exercé... je ferais une mauvaise besogne, je te le jure...

—Essayez au moins, j'en jugerai.

—Soit, j'y consens.

Le bruit d'un fauteuil qui se recule indiqua au capitaine

que Bricbet se levait, puis son pas lourd et incertain prouva qu'il se dirigeait vers cette autre table dont avait parlé Colard.

Mais le procureur changea sans doute d'idée, car il s'arrêta tout à coup à moitié chemin et, avec un gros rire niais, il prononça ce trivial mot qui équivalait à un refus :

—Turlututu !

—Vous ne voulez pas ? demanda Colard.

—Turlututu ! répéta l'ivrogne.

—Vous m'avez formellement promis... commença l'intendant.

Il fut interrompu dans sa phrase par le nouveau rire, tout entremêlé de hoquets, du procureur, qui bégaya :

—Ah ça ! regard ! me croisez-vous assez ivre pour ne pas comprendre que t'accorder ton affaire c'est la plus complète bêtise que je puisse commettre, si je veux continuer à vivre ici, heureux, tranquille, mangeant bon et buvant sec. Attends patiemment, mon gargon, l'heure viendra.

—Quand ? fit le valet d'un ton bref.

—Quand, fatigué de cette plantureuse mais monotone existence, l'idée me prendra de décamper d'ici un beau matin.

—Désoisement, il pense à filer ! se dit le capitaine, en s'accrochant à

sa dernière phrase, la seule qui, pour lui, fût intelligible dans cet incompréhensible dialogue.

Après s'être si formellement refusé aux exigences de son intendant, Bricbet avait dû revenir devant la table aux bouteilles vides, car il prononça d'un ton de commandement :

—Maintenant, du vin !



« Mon père est mort ! ! vous n'avez pu le sauver et vous n'osez me l'avouer ! »

—Non, je vous le répète, vous avez assez bu ; il vaudrait mieux vous coucher, conseilla Colard.

—Du vin ! redit le buveur avec une intonation qui trahissait l'impatience.

—Soyez raisonnable...

—Du vin ? mille dioux ! du vin ! répéta l'ivrogne, cette fois furieux.

On entendit un bruit effroyable de verres brisés. C'était le procureur qui, une à une, largait les bouteilles vides par la chambre, hurlant, avec la ténacité de l'ivresse féroce :

—Du vin ! du vin !

—Eh ! eh ! ça se gâte ! pensa le capitaine en écoutant ces cris et le vacarme.

—Taisez vous ! taisez vous ! murmurait la voix suppliante de Colard épouvanté.

Mais, doublement ivre de boisson et de la colère qui lui montait au cerveau, Bricbet ne pouvait plus comprendre ce prudent appel.

—Du vin ! ou je vais moi-même en chercher en bas ! criait-il en démençant.

—Y pensez-vous ? Oser vous montrer en pareil état... à Pauline... à vos gens !

Sans doute qu'en parlant ainsi l'intendant avait cherché à contenir son maître et que ce semblant de lutte avait exaspéré le furibond, car un bruyant choc retentit, et le salon, qui était dans l'obscurité, se trouva tout à coup éclairé.

C'était l'ivrogne qui, après avoir enfoncé la porte d'un coup de pied, s'élançait dans le salon pour gagner l'escalier et mettre à exécution sa menace d'aller lui-même à la cave.

Annibal n'eut que le temps de se rejeter derrière le rideau de la fenêtre.

Mais, arrivé au milieu du salon, Bricbet s'arrêta tout à coup, porta vivement les mains à son front, tourna sur lui-même et s'abattit en répétant une dernière fois :

—Du vin !

Derrière lui était accouru Colard.

Il se précipita vers le corps étendu et le souleva avec une vigueur que le désespoir rendit à ce vieillard, affaibli.

—Mort ! est-il mort ? bégayait-il d'une voix brisée, en emportant son maître à travers le salon, pour gagner la chambre à coucher.

Quand il l'eut placé sur le lit, il examina anxieusement Bricbet immobile, raidi et la face blême.

—Que faire ? Comment le sauver ? balbutiait le fidèle serviteur à demi fou.

Un souvenir vint éclairer sa douleur.

—Ah ! s'écria-t-il, le docteur Gardie a promis de veiller cette nuit près de Mme Bricbet... Je vais le chercher.

Et il disparut en courant.

Resté seul, le capitaine marcha vers le lit et regarda le visage du malade.

—Pouah ! fit-il, mauvaise face ! je connais cela. Le vin et la colère lui ont procuré une superbe congestion.

Après avoir inutilement promené son regard dans la chambre pour voir si quelque bourse ne traînait pas sur un meuble, Annibal rentra au salon, et gagnant l'escalier secret, il s'y engagea en se disant :

—On va accourir ici, c'est pour moi le moment de disparaître.

Il avait à peine fermé la porte, que Colard arrivait, précédant Maurice de quelques pas. En venant, le docteur avait été

instruit par l'intendant des circonstances dans lesquelles le malheur s'était produit. Aussi ses premiers mots, en entrant dans la chambre à coucher, furent ceux-ci :

—De lair, Colard, ouvre toutes les fenêtres.

Et, pendant que le vieux domestique courait aux fenêtres, Gardie s'approcha de l'alcôve.

Quand Bricbet était venu au tribunal réclamer sa femme, Maurice (on s'en souvient) avait déjà quitté la salle.

C'était donc la première fois que l'amoureux docteur allait se trouver en présence du père de sa Pauline adorée.

Il se pencha vers le malade.

Mais sitôt qu'il l'eut regardé, il se redressa tout pâle et la figure bouleversée par la plus violente surprise. Il sembla hésiter un moment, puis, d'une main fébrile, déchirant le col de sa chemise il examina vivement le cou de Bricbet.

—Etrange ! murmura-t-il.

Après avoir ouvert les fenêtres, Colard, qui n'avait rien vu, était revenu près du lit.

—Vous sauvez mon bon maître, n'est-ce pas, monsieur Maurice ? demanda-t-il d'une voix tremblante d'angoisse.

—Oui, Colard, je t'en réponds, dit le docteur, qui avait retrouvé tout son calme.

DEUXIÈME PARTIE — L'IDÉE DE M. DE VIVONNE

I

Combien la convalescence est douce à l'homme qui vient d'échapper à la mort ! Avec quel enivrement il se rattache à cette santé, renaissant peu à peu, dont la maladie lui a fait comprendre le prix ! L'air, le soleil, la marche, tout est pour lui une jouissance qu'il savoure avidement... en un mot, il est heureux de vivre !

Tel était le jeune homme qui, à l'heure de notre récit, bien que pâle encore, mais la démarche assurée et l'œil vif, arpentait les quais en descendant la Seine.

Un doux soleil de printemps avait réchauffé l'air que le convalescent aspirait à pleins poumons, en homme qui, depuis longtemps, n'a respiré que les lourdes et peu fraîches émanations d'une chambre de malade.

—Ouf ! disait-il tout joyeux, la santé est décidément une bonne chose ! C'eût été trop tôt que mourir à trente ans ! Bast ! oublions ces dix semaines maudites passées sur un lit de douleur, et ne songeons plus qu'à l'avenir qu'il s'agit d'assurer solidement.

Inutile de dire que ce convalescent était le chevalier de Lozeril qui, le lendemain de la scène que nous avons précédemment racontée, faisait sa première sortie.

Tout en réfléchissant à cet avenir, dans lequel il se voyait déjà maître de la dot tant convoitée de Pauline Bricbet, le jeune homme avait atteint le but de sa course, c'est-à-dire l'hôtel de la marquise de Brageron.

Sans qu'on le fit attendre une seule minute, il fut introduit près de la marquise, dans un petit salon qui ne s'ouvrait que pour les intimes.

Quand Mme de Brageron recevait un visiteur dans cette pièce c'était un ordre tacite donné à ses gens qu'elle n'était plus visible pour tout autre survenant.

Au courant des habitudes de la marquise, de Lozeril, en se voyant admis dans le petit boudoir, où nul ne devait déranger l'entretien, se sentit inquiet de cette précaution que prenait celle qui avait si facilement consenti à la rupture proposée par lui.

— Eh ! eh ! se dit-il avec méfiance, songerait-elle à me réclamer cette liberté qu'elle m'avait rendue ?

Fière, vindicative, despotique, la marquise, nous l'avons dit, était une de ces femmes sans cœur qui se font un jeu de l'amour. Corrompue sans avoir l'excuse des entraînements de la passion, elle avait toujours froidement compté avec le vice sans jamais se laisser conduire par lui plus loin que la limite qu'elle s'était assignée.

Les liaisons qu'on lui connaissait n'avaient souvent eu d'autre motif que d'affirmer la supériorité de son incontestable beauté sur ses rivales en leur enlevant un amant aimé. Après s'être donné le court plaisir de désespérer la femme, elle rejetait l'homme comme un jouet brisé, sans pudeur et sans remords, sourde à ses cris d'amour, et ayant déjà oublié jusqu'au nom de celui qui s'était un instant orné d'elle.

Comment un homme, seul entre tous, avait-il su émouvoir cette nature de marbre ? C'est là un de ces étranges problèmes du cœur, qu'on ne saurait résoudre.

Mais en même temps qu'il l'avait initiée à toutes les douces émotions de l'amour, il lui avait fait connaître aussi les horribles souffrances de la passion méconnue. Car, à celle même qui l'avait fait endurer à tant d'autres, il avait infligé le cruel abandon.

Cet homme était de Cambiao.

La croyant toujours telle que ses prédécesseurs l'avaient jugée, c'est-à-dire cruellement indifférent à toute sincère tendresse, de Cambiao avait rompu sa liaison au moment même où l'amour, sous ses chaudes effluves, attendrissait ce cœur si long temps rebelle.

Chez cette femme, abandonnée alors qu'elle aimait pour la première fois, avait aussi éclaté un autre sentiment qui, jusqu'à ce jour, lui avait été également inconnu... nous voulons parler d'une terrible jalousie, bientôt changée en une implacable haine.

Et, pourtant, sous cette haine qu'elle croyait avoir remplacé son amour, le souvenir de Raoul revivait quelquefois doux et plein de charmes dans le cœur de Mme de Brageron. Alors la marquise songeait à la possibilité de voir renaître une liaison qui lui avait donné les seuls instants de bonheur pur qu'elle eût encore goûtés.

Puis, au souvenir de l'affront reçu, la soif de la vengeance revenait plus ardente contre de Cambiao et contre la femme qui le lui avait enlevé.

Tout ravivait en elle le désir de vengeance. Le dévouement de Raoul se sacrifiant à l'honneur d'Aurore, bien loin d'attendrir la marquise, avait redoublé son animosité.

Elle avait bondi de honte et de colère quand le valet lui avait annoncé la visite du chevalier de Lozeril. En songeant que c'était pour le pousser contre Raoul qu'elle s'était donnée à un pareil drôle, elle en voulait à de Cambiao de ce qu'elle s'était abaissée à pareille infamie.

On voit donc que de Lozeril se trompait grossièrement en supposant à la marquise le désir de renouer.

Bien loin d'émouvoir doucement le cœur de cette femme, sa présence ne lui inspirait qu'un profond dégoût..., et, par cela même, la rendait plus implacable envers Raoul.

Ce fut toutefois avec le sourire aux lèvres que Mme de Brageron accueillit la phrase dont de Lozeril la salua en entrant :

— Vous voyez, marquise, que ma première visite de convalescence a été pour vous.

— Vous aiez donc quitter la demeure du docteur Gardie ? demanda-t-elle.

— Dès ce soir je serai rentré chez moi, répliqua de Lozeril, surpris par cette question.

— Est-ce bien adroit de votre part ? appuya la marquise.

— En quoi, chère amie, fais-je donc preuve de maladresse ?

— Mais, si je me souviens exactement, il me semble que la dernière fois que je vous ai vu, vous m'avez parlé de certains projets d'avenir... Peut-être suis-je indiscret de vous rappeler cela. Mais comme il a été convenu entre nous que l'amitié survivrait seule au passé, c'est à titre d'amie que je vous fais cette question dictée par l'intérêt que je vous porte.

— Par ces projets d'avenir, vous entendez parler de Mlle Pauline Bricbet, n'est-ce pas ? demanda de Lozeril, heureux de voir la marquise observer le traité par lequel, au prix de la perte de Raoul, elle lui avait promis sa liberté.

— Oui, Pauline Bricbet, se sont bien là les noms que vous avez prononcés. Donc, chevalier, je reviens à ma demande : « Croyez-vous bien adroit de quitter la maison du docteur ? »

— Et moi je vous réitère ma réponse : « En quoi fais-je une maladresse ? »

— Mais en ce que vous ne serez plus à proximité de votre belle et, par conséquent, à même de poursuivre... votre spéculation.

— Oh ! oh ! marquise... spéculation ! quel vilain mot !

— Appelons les choses par leur nom, mon cher. Ce qui vous plaît surtout en Mlle Pauline, c'est le double million qui accompagne sa main. Donc, je vous le dis, il est imprudent de vous éloigner au moment même où tout au contraire, vous devriez avoir des intelligences dans la place.

— Mais j'ai précisément su me créer un allié.

— Lequel ?

— Le capitaine Annibal Fouquier.

— Le père de Mme Bricbet ?

— Lui-même.

La marquise haussa les épaules.

— Je vous croyais plus fort ! dit elle. Je comprenais votre alliance avec Annibal, alors que, tous les deux, vous vouliez chasser les souliers d'un mort, c'est-à-dire, vous partager la fortune de Bricbet disparu. Mais aujourd'hui que le procureur est rentré, la situation n'est plus la même.

— En quoi ?

— Mais en ceci que Bricbet reprend sa fortune et est libre d'en disposer, soit pour sa femme, soit pour sa fille. La question est donc de tourner le bonhomme dans un sens ou dans l'autre. Or, comment voulez-vous que Fouquier, qui doit défendre les intérêts de sa fille Aurore, soit pour vous un bien fidèle allié ?

— Bast ! je le surveillerai ! fit de Lozeril en souriant.

— Méfiez-vous ! Annibal n'est pas un piètre adversaire à dédaigner. Ou il vous roulera, ou, si vous le jonez, il vous écrasera en vraie brute qu'il est.

À ces mots, tranquillement prononcés par la marquise, de Lozeril crut, en même temps, entendre aussi cette phrase que lui avait dite Annibal : « Si le sort veut que vous me tombiez entre les mains, je vous jure que je n'aurai pas besoin de m'y prendre à deux fois. »

Mme de Brageron continua :

— Tout en vous amusant au dehors, Annibal vous défendra l'entrée de l'hôtel Bricbet, jusqu'au jour où il aura circonvenu le procureur.

— Lui ! fit de Lozeril en éclatant de rire ; lui ! mais Bricbet ne peut le voir en face.

— Qui sait si un événement inattendu ne le mettra pas au pouvoir du capitaine... alors Annibal et sa fille Aurore sauront

tirer à eux cette fortune qui vous fait trouver si beaux les yeux de Pauline.

—Un conseil, marquise.

—Avant de vous le donner, dites-moi d'abord sur quels autres alliés vous devez compter dans la maison.

—Aucun. Pauline ne se doute de rien. Le docteur Gardie ne peut me servir. Je ne tiens pas à m'adresser à M. de Badières, qui, j'en suis sûr, m'est hostile. J'ai la haine d'Aurore, qui m'en veut de la perte de son Raoul. Vous voyez que je suis réduit à l'alliance fort chancelante d'Annibal.

—Est-ce que vous ne m'avez pas parlé, l'autre jour, d'un vieux domestique ?

—Oui, un nommé Colard.

—Quel homme est ce.

—Une sorte de chien caniche, dévoué à ses maîtres sans autre volonté que la leur. Nous n'avons pas grand fond à faire sur lui.

—Eh bien, chevalier, voici le conseil que vous me demandez. Dans cet hôtel, où vous comptez à peu près autant d'ennemis que d'habitants, vous devez entrer hardiment par la grande porte.

—Que voulez-vous dire ?

—Qu'il faut aller tout droit à Bricchet lui demander la main de sa fille.

De Lozeril regarda la marquise pour voir si elle ne plaisantait pas.

—J'y avais d'abord songé, dit-il, mais, moi-même, j'ai jugé la démarche tellement inutile que j'y ai renoncé.

—En quoi, inutile ?

—Mais... fit de Lozeril hésitant.

—Oui, oui, je sais : vous craignez le chapitre des informations, dit la marquise en souriant.

—Précisément. On saura que je ne possède aucune fortune, que je...

—... Que vous êtes un aventurier qui jouit partout de la plus exécrable réputation, continua tranquillement Mme de Brageron.

—Oh ! marquise, vous êtes sévère ! balbutia de Lozeril, interdit par ces vérités qu'on lui jetait à la face.

—Dame ! mon cher, il faut bien nous expliquer le motif qui fait, quand vous aimez une fille, qu'au lieu de suivre la voie droite, vous préférez les moyens honteux qui mettraient la malheureuse dans l'impossibilité de votre refuser, ajouta la marquise d'un ton sec.

Après un court instant de réflexion, elle reprit :

—Ainsi donc vous n'osez accomplir cette démarche ?

De Lozeril secoua négativement la tête.

—Alors pourquoi ne la faites-vous pas faire en votre nom par un autre... par une personne, je suppose, dont le nom, le rang, la situation couvriraient tout ce que peut avoir de défectueux celui qu'elle représenterait.

—Qui donc voudrait se charger d'une pareille mission ? s'écria de Lozeril.

—Moi, fit la marquise.

—Vous ! comment, vous daigneriez consentir à me rendre un tel service ?

Mme de Brageron se redressa, les dents serrées et l'œil chargé de haine.

—Oui, moi, répéta-t-elle d'une voix frémissante, car je prétends entrer dans cette maison pour voir en face cette femme qui m'a pris M. de Cambiac. Parce que ce n'est pas assez de lui avoir déshonoré son amant et que je veux lui amener encore la

misère et le désespoir. Oui, j'entrerai sous son toit et, si je puis y rester, je lui ferai chèrement expier son triomphe, qui m'a coûté tant de larmes.

De Lozeril avait écouté cette explosion de haineuse rage, tout en se disant :

—J'aime mieux voir la marquise dans mon jeu, que contre moi. Avec une alliée de cette force, je jouerai Annibal par dessous jambe.

Un peu calmée, Mme de Brageron reprit :

—Je ferai tout pour vous faire obtenir Pauline ; mais donnant donnant, vous m'aideriez dans ma vengeance contre Aurore. C'est convenu, n'est-ce pas ?

—Convenu, répéta de Lozeril.

—Bien. Renoncez donc à votre projet de quitter la maison du docteur Gardie. Votre sortie d'aujourd'hui vous aura fatigué, vous n'êtes pas encore assez fort ; bref, trouvez un prétexte pour prolonger votre séjour et rester ainsi dans le voisinage.

—Oui, marquise.

—Dès aujourd'hui je me présenterai chez le procureur.

Ainsi congédié, de Lozeril partit en murmurant :

—La partie est belle pour moi ; mais, tudieu ! Mme Bricchet n'a qu'à bien se tenir !

II

Quand la veille, à une heure aussi avancée de la soirée, Colard s'était élançé à la recherche du docteur pour l'amener au secours de son maître, il n'avait pas été sans attirer l'attention de toute la domesticité de la maison qui veillait encore.

Son trouble et sa précipitation avaient suffi pour jeter l'alarme, et, en peu de temps, tous les laquais, empressés et curieux, étaient venus offrir leurs services.

L'un après l'autre, ils avaient constaté, dans la chambre du maître, un désordre que Colard n'avait pas encore eu le temps de faire disparaître. Ces tessons de bouteilles, ces flaques de vin répandues, ce verre à demi plein sur la table humide, tout leur avait appris la vérité.

Aussi, à l'office, avait-on fait gorges chaudes sur ces prétendues lectures inventées par l'intendant pour cacher à tous les yeux la dégradante habitude de boire contractée par Bricchet en ses voyages.

Pauline, qui reposait dans l'autre aile de l'hôtel, n'avait dû rien entendre de tout ce bruit.

Mais il n'en pouvait pas être de même du capitaine qui, dormit-il d'un sommeil de plomb, devait être forcément réveillé par ce va-et-vient bruyant qui se passait dans son voisinage.

Et, comme on le sait, Annibal, en ce moment, était loin de dormir d'un sommeil de plomb.

Après être remonté par l'escalier secret, il était arrivé tout pensif dans sa chambre.

—Maintenant, s'était-il dit, réfléchissons un peu s'il est bien nécessaire d'informer de Lozeril de ce que j'ai vu.

Au lieu de se mettre au lit, le capitaine s'était installé sur un fauteuil et, dans son esprit, il avait retourné la situation sous toutes ses faces.

—Oui, pensait-il, j'avais consenti à partager avec le chevalier, alors que Bricchet était absent et que j'ignorais le testament. Je m'assurais ainsi moitié pour le cas où mon bêtise de gendre n'aurait rien laissé à Aurore.

« Mais, aujourd'hui, la question n'est plus la même. Bricchet est de retour et il n'a pas encore changé, quo je sache, le testament qu'on nous a lu au procès. Je n'ai plus qu'à vouloir à

ce qu
sition
du gâ
Pauli
verser
tour c
I
contin
—
car on
heures
montre
L
car au
—
cho sur
ses pati
ce vien
une fin
A
qui s'éco
—
puisque
de Loze
mon bel
Et,
—
Eh bien
tous les
Au
ne s'arrê
Il v
avait mis
so besogn
n'était pa
—Q
promettai
le capitain
Penc
deviner ce
—Es
tirer parti
Mais
que en voy
l'avait sec
rir cherche
—No
ma présenc
soin de jou
bien un ser
A ce r
tiques effar
taine ; il ce
s'étonner d'
raitre avoir
Il s'éla
qui court a
la prudence
—Atte
Bricchet trép

ce que le bonhomme se maintienne dans ses excellentes dispositions.

« Or, que viendrait faire ici de Lozeril ? Demander sa part du gâteau... et même tout le gâteau, sous prétexte d'épouser Pauline. Donc il s'agit d'empêcher ce vorace garçon de renverser mon souelle, en ne le laissant pas rôder de trop près autour de Brichet.

Ici le capitaine eut un bien doux sourire de satisfaction en continuant :

—Peut-être cette surveillance ne sera-t-elle pas fort longue, car on a vu des congestions emporter leur homme en quelques heures. Si Brichet trépassa demain, de Lozeril n'aura plus qu'à montrer ses talons.

La réflexion rendait Annibal fort extrême en ses impressions, car au rire succéda subitement une grimace.

—Oui, fit-il, que la congestion supprime Brichet et tout marche sur des roulettes... mais si mon entêté gendre se remet sur ses pattes, la tâche devient dure. Comment saurai-je amadouer ce vieux diable qui ne peut me souffrir, et l'arracher à de Lozeril, une fine mouche qui me l'entortillera ?

A son tour, la gaieté reparut sur le visage de Fouquier, qui s'écria :

—Que je suis naïf de m'inquiéter ! Je tiens mon Brichet... puisque je connais sa corde sensible ! « Cherchez-la, me disait de Lozeril, et nous l'exploiterons ensemble. » Va te faire lanlaire, mon bel ami, je m'en servirai à mon seul profit.

Et, se frottant joyeusement les mains, Annibal poursuivit :

—Ah ! maître Brichet aime à se mouiller le nez dans le vin ! Eh bien ! je le lui tremperai à une belle profondeur... malgré tous les efforts de Colard.

Au nom de l'intendant qui lui arrivait à l'esprit, le capitaine s'arrêta en ses projets.

Il venait tout à coup de se rappeler l'insistance que Colard avait mise à vouloir faire exécuter par l'ivrogne cette mystérieuse besogne à laquelle le procureur s'était refusé, en disant qu'il n'était pas encore bien exercé.

—Quelle pouvait être cette chose pour laquelle l'intendant promettait de renouveler les bouteilles du buveur ? se demanda le capitaine alarmé et curieux.

Pendant une heure il se creusa vainement la cervelle pour deviner ce que l'intendant avait voulu imposer à son maître.

—Est-ce que Colard serait un chevron qui chercherait à tirer parti de l'ivresse de Brichet ? pensa-il.

Mais Annibal se remémora le désespoir du vieux domestique en voyant tomber son maître, le dévouement avec lequel il l'avait secouru, l'empressement douloureux qu'il avait mis à courir chercher le docteur.

—Non, pensa-t-il, Colard n'est pas un coquin. Il ignorait ma présence et se croyait seul avec le cadavre ; il n'avait pas besoin de jouer la comédie. Donc son émotion était naturelle. C'est bien un serviteur qui aime réellement son maître.

A ce moment, le tapage que faisait dans l'escalier les domestiques effarés devint si bruyant qu'il appela l'attention du capitaine ; il comprit qu'en feignant de ne rien entendre on pourrait s'étonner d'un aussi profond sommeil, et qu'il valait mieux paraître avoir été réveillé en sursaut par cet insolite vacarme.

Il s'élança donc vivement hors de sa chambre, en homme qui court aux nouvelles. Mais, en descendant le grand escalier, la prudence lui souffla un bon conseil.

—Attention ! se dit-il. Je suis tellement mal noté que, si Brichet trépassa, on est encore capable de me mettre sa mort sur

le dos. Arrangeons-nous pour que mon gendre rende son dernier soupir en présence de sérieux témoins.

Au premier étage, Annibal se heurta contre un laquais sortant de l'appartement du malade.

—Qu'y a-t-il donc, Louis ? Pourquoi tout ce bruit à pareille heure ? demanda-t-il avec l'énorme bâillement du dormeur brusquement réveillé.

—Ah ! capitaine, vous ignorez donc que M. Brichet est en train de mourir.

Le visage d'Annibal se contracta aussitôt sous une douloureuse surprise.

—Oiel ! que me dis-tu là ? Mon gendre bien-aimé ! Il faut vite quérir un médecin.

—Le docteur Gardie est près de lui.

—Eh bien ? fit le capitaine à la voix duquel l'espérance d'apprendre la mort de Brichet donnait une intonation que le laquais prit pour celle d'un palpitant désespoir.

—Hélas ! le docteur a saigné monsieur, qui n'a pas encore repris connaissance. Il est toujours raide comme un bâton et plus rouge qu'une pivoine. Je crois bien que c'est fini pour lui, dit le valet en secouant la tête tristement.

—Fin ! soupira Annibal, n'aura-t-il donc pas au moins la consolation de mourir entouré de ceux qui l'ont aimé ?

Ces mots rappelèrent au domestique un devoir oublié dans le premier trouble.

—C'est vrai ! fit-il ; je cours prévenir madame et mademoiselle.

Le capitaine l'arrêta dans son élan.

—Non, mon brave Louis, ces deux pauvres créatures apprendront trop tôt le malheur qui les frappe. Evitons à leur sensibilité un aussi douloureux spectacle. Au dernier moment, il sera toujours temps de les prévenir.

—Alors, de qui voulez-vous parler ?

—De M. de Badières et de maître Baudoin.

—Le juge et le notaire ?

—Oui ; deux amis dévoués qui te remercieront, j'en suis certain, de leur avoir procuré le triste bonheur de presser une dernière fois la main de l'infortuné mourant. Va, Louis, cours les avertir.

Le capitaine suivit des yeux le domestique qui s'éloignait à la hâte, et murmura tout satisfait :

—Là, me voici plus tranquille. Si de Lozeril tente de dire plus tard que c'est moi qui ai donné le coup de pouce à Brichet, j'aurai deux bons témoins sur la planche.

Et, content de lui-même, il entra chez son gendre, près duquel veillaient Colard et Gardie.

Comme l'avait dit le laquais, le procureur n'avait pas encore repris connaissance.

Assis au chevet, Maurice guettait sur son visage l'effet de l'abondante saignée qu'il avait pratiquée. Déjà la teinte d'un rouge foncé qui colorait la face du malade pâlisait un peu et les membres perdaient de leur rigidité.

—Il va revenir à lui, souffla le docteur au capitaine, qui, l'air tout désolé, était entré sur la pointe du pied.

Annibal alla bien doucement s'asseoir près de Colard, qui se tenait immobile dans un coin de la chambre.

Puis on attendit silencieusement le résultat de la saignée. Ce qui permit au capitaine de faire cette réflexion :

—Ce médecin a décidément la main malheureuse ; il a sauvé de Lozeril et va rétablir Brichet.

Depuis qu'il avait été appelé près du malade, Maurice était

resté debout, profondément rêveur et les yeux fixés sur le procureur.

Plusieurs fois pourtant, son regard s'était détourné sur Colard. Alors il avait ouvert la bouche comme pour parler, mais les paroles s'étaient arrêtées sur ses lèvres et il avait gardé le silence.

Maintenant, Maurice ne paraissait plus être absorbé que par le soin du malade. Au bout d'une heure d'attente, Annibal l'entendit enfin prononcer ces paroles :

— Il est sauvé !

— Fichu docteur ! il n'a que des choses désagréables à annoncer ! pensa le capitaine.

Briquet venait enfin de rouvrir les yeux. En quelques instants, il s'éclaircit des teneurs de la raison qui revenait rapidement.

— Ah ! mon cher gendre, vous nous êtes donc rendu ! s'écria Fouquier, qui, la face illuminée par la joie, s'était rapproché du lit.

À la vue du colosse qui se dressait devant lui, un éclair de contentement brilla dans le regard de Briquet.

— Tiens, c'est drôle ! on dirait qu'il a du plaisir à me voir, se dit le capitaine fort étonné, qui avait aperçu ce regard.

Au même moment arrivaient le juge et le notaire. Ils tendirent joyeusement la main à l'ami qu'ils avaient craint de voir à l'agonie et qu'ils retrouvaient sauvé.

Après ces épanchements, la première pensée de Briquet fut pour son fidèle serviteur, qui avait passé une nuit blanche.

— Mon bon Colard, lui dit-il affectueusement, tu vois que je suis en excellente compagnie. Profites-en pour aller reposer quelques heures. À ton âge la veille est pénible. Va, mon ami, va dormir. Ces messieurs me tiendront société pendant que tu reprendras tes forces.

— Oui, allez vous reposer, appuya M. de Badières ; dans l'intérêt de votre maître il faut ménager votre santé.

Ainsi gracieusement congédié, Colard voulut un instant résister. Il lui fallut céder à la seconde prière du malade, qui reprit d'une voix pleine de douceur :

— Allons, mon vieux dévoué ; songe que tu auras peut-être encore à me veiller la nuit prochaine.

À cette nouvelle et amicale injonction, l'intendant salua les visiteurs et sortit.

— On dirait qu'il s'éloigne à regret, fit le notaire.

— Il m'aime tant, ce brave cœur ! répliqua Briquet d'une voix émue par la reconnaissance.

Une minute après, le malade se plaignait d'avoir la tête un peu basse. Annibal, qui se trouvait le plus près du lit, s'empressa de lui relever ses oreillers.

Qu'on juge de la surprise du capitaine quand, dans cet acte qui lui mettait l'oreille à proximité de la bouche de Briquet, il entendit celui-ci lui souffler vite et d'une voix presque imperceptible :

— Annibal, je vous en supplie, quand Colard sera ici, ne me laissez seul avec lui.

Aucun des autres assistants n'avait entendu un mot de cette recommandation, et le capitaine lui-même, quand il se redressa, aurait pu croire que Briquet ne lui avait pas parlé, tant ce dernier avait conservé un visage impassible.

— Oh ! oh ! voici du neuf ! Qu'est-ce que cela veut dire ? se demanda Fouquier, qui non plus, n'avait bronché à cette prière inattendue de son gendre.

Il ne restait plus rien à faire pour Maurice près de son malade

ainsi rendu à la vie. Il se levait donc pour se retirer, quand Briquet, qui comprit le mouvement, lui demanda aussitôt :

— Docteur, qu'avez-vous à me prescrire ?

— Du repos... pour le présent.

— Et pour l'avenir ?

— Renoncez à boire, car une seconde attaque vous tuerait.

Après cette prédiction, et comme s'il avait hâte de s'arracher à la sombre préoccupation qui l'obsédait depuis son entrée dans la chambre, Maurice s'était rapidement dirigé vers la porte. Mais, au moment de sortir, il se retourna presque involontairement, attachant un long et étrange regard sur le procureur, puis il disparut sans mot dire.

— J'ai cru que le docteur allait encore te donner quelques conseils, dit M. de Badières, qui avait observé la sortie de Maurice.

— Oui, c'est vrai, il est resté là, immobile, en homme qui se consulte avant de parler, appuya le notaire Baudoin.

— Oh ! vous n'y êtes pas, fit gaiement Annibal, le docteur est comme tous les médecins ; il n'aime pas à lâcher sa proie et il attendait qu'on le priât de revenir.

— Le capitaine a peut-être raison, dit en souriant Briquet, déjà ingrat pour l'homme qui venait de lui conserver la vie.

Celui sur lequel on s'exprimait ainsi n'était pas encore bien loin, car, la porte refermée, Maurice s'était arrêté tout pensif au milieu du salon. Si profonde était sa méditation, qu'il ne vit pas la personne qui venait à sa rencontre.

Pour l'arracher à sa rêverie, il fallut qu'une petite voix, dont l'accent ému le fit tressaillir, lui demandât vivement :

— Vous avez sauvé mon père, n'est-ce pas, M. Maurice ?

C'était Pauline, qui, sur l'ordre d'Annibal, prévenue, à son réveil seulement, du nocturne événement, accourait effrayée vers la chambre paternelle.

À sa vue, Gardie devint subitement pâle, mais il se hâta de répondre :

Oui, mademoiselle, soyez sans crainte ; votre père ne court plus aucun danger.

— Oh ! merci ! merci ! s'écria la jeune fille qui, dans l'élan de sa reconnaissance, voulut presser la main du docteur.

Mais, en touchant cette main, elle le regarda étonnée et lui demanda aussitôt :

— Pourquoi donc tremblez-vous ainsi ?

Au lieu de répondre, Maurice retint captifs les doigts mignons qui s'étaient posés sur sa main, et l'attirant loin de la porte de la chambre à coucher, comme s'il eût craint d'être entendu, il conduisit Mlle Briquet dans le coin le plus reculé du salon.

Il y avait dans les yeux du docteur une telle expression de suppliante prière, que Pauline n'opposa aucune résistance.

— Mademoiselle, avez-vous confiance en moi ? demanda alors Maurice d'une voix grave.

— Oui, pleine confiance ! dit franchement la jeune fille.

— Promettez-vous de répondre à mes demandes, si étranges qu'elles puissent vous paraître ?

— Parlez ! fit Pauline, dont le cœur battait à la douce crainte d'une déclaration.

La jeune fille était bien loin de compte, car la première question que, après une courte hésitation, lui adressa Maurice fut celle-ci :

— Aimez-vous votre père ?

Pauline se trompa au sens de cette demande. Elle crut deviner un malheur et balbutia, blême de saisissement :

— Mon père est mort ! ! ! vous n'avez pu le sauver et vous n'osez me l'avouer !

— Non, Pauline. Si pareil malheur vous était arrivé je n'aurais pas la cruauté de vous retenir ici. Encore une fois, je vous l'affirme, votre père est hors de danger.

— Mais, alors, pourquoi cette question ? fit Mlle Brichet, encore sous le coup de l'émotion qu'elle venait d'éprouver.

— En vous demandant de me répondre, j'ai ajouté : « Si étranges que puissent vous paraître mes questions, » insista Maurice.

— J'aime mon père, prononça Pauline en fixant Maurice.

Le docteur avait d'un seul coup d'œil fouillé le regard de la jeune fille.

— Oui, poursuivit-il, mais voulez-vous que nous cherchions ensemble la cause de la gêne morale qui accompagnait votre réponse ?

— Vous devinez donc ma pensée ? dit Pauline en se troublant encore.

— Je lis dans votre regard, si pur qu'il ne saurait rien cacher. Oui, vous aimez pieusement votre père ; mais, depuis son retour, il s'est fait en vous un changement dont vous ne pouvez vous rendre compte, n'est-ce pas ?

Pauline se tint effarée devant Maurice, le contemplant avec la plus complète surprise.

— C'est vrai ! c'est vrai ! balbutia-t-elle.

— Votre cœur est changé pour lui ?

— Oui... et je me demande sans cesse si je ne suis pas une fille ingrate.

— Brichet est toujours bon pour vous ?

— Dévoté et aimant comme autrefois. Mais ses caresses, qui jadis me comblaient de joie, me trouvent aujourd'hui indifférente. Quand il promène ses doigts dans mes cheveux, c'est bien son ancien geste favori, mais sa main est plus lourde... Quand il m'embrasse, son baiser me cause un étrange frisson. C'est toujours son œil bleu qui me regarde, et, pourtant, il me semble qu'il a changé son expression...

Et, fondant en larmes, Pauline murmura :

— Je suis une fille dénaturée... je paye d'ingratitude toute la tendresse de mon pauvre père.

Tout à coup elle s'arrêta au milieu de son désespoir.

Elle cherchait à remonter à la cause première, c'est-à-dire à la demande du docteur.

— Mais vous, Maurice, dit-elle d'une voix saccadée, quel intérêt avez-vous donc à m'arracher ce secret que je voulais confier au plus profond de mon cœur ?

Maurice secoua tristement la tête.

— Je ne puis vous répondre autre chose que, si je vous ai interrogée, c'est que j'ai le pressentiment qu'un malheur plane sur cette maison.

— Un malheur, dites-vous ? D'où nous viendrait-il ? qui peut-il menacer ?

Maurice allait répondre, quand un domestique entra tout épressé au salon. En voyant Pauline, il courut à elle.

— Mademoiselle, dit-il, M. Brichet vous demande. Il dit que les baisers de sa fille sont encore le meilleur moyen pour lui de retrouver la santé.

— Bon père ! soupira Pauline profondément émue par cette preuve de tendresse que lui donnait son père au moment même où elle s'accusait de l'aimer moins sincèrement.

Et, honteuse de s'être laissé surprendre son secret par Maurice, elle s'enfuit vers la chambre à coucher et disparut aux yeux du jeune homme.

— A l'autre, maintenant, murmura trivialement le laquais, qui, après l'avoir vu s'éloigner, se dirigea vers la porte du jardin.

— Ah ! tu vas aussi chercher Mme Brichet ? demanda le docteur, qui le suivait pour regagner sa demeure.

— Oui, le maître a dit qu'il voulait voir autour de son lit tous ceux qu'il aime, répliqua le valet, marchant vers le pavillon.

A cette réponse, qui lui prouvait l'affection de Brichet pour les deux femmes, Maurice s'arrêta troublé.

— Que faut-il faire ? se dit-il après quelques secondes d'un profond abattement.

Puis, à pas lents, il se dirigea vers sa maison.

* * *

Par la croisée de la chambre à coucher, M. de Badières avait guetté l'arrivée de Mme Brichet, que le domestique ramenait du pavillon.

Il alla à sa rencontre et, avant de la laisser pénétrer dans la chambre, il lui dit à voix basse :

— Bon espoir ! nous arriverons à sauver Raoul.

A cette promesse, la jeune femme, qui se traînait mourante, sembla retrouver des forces, et l'éclair d'une immense joie brilla dans le regard dont elle remercia le juge.

— Oui, continua-t-il, nous le sauverons... mais tout sera fini entre vous et M. de Cambiao... vous me le jurez, pour l'honneur et la tranquillité de celui qui est là ?

Et M. de Badières indiquait du doigt la chambre du mari.

— J'ai été toujours et je serai encore une honnête femme, dit fièrement Auroro avant d'entrer chez son époux.

Heureux d'être de ce monde, bavardant comme une pie, choyé par ses amis, tenant en chacun de ces mains celle d'Auroro et de Pauline, assises de chaque côté de son lit, Brichet passa de joyeuses heures. Tout plein de repentir, il répondait à tous les amicaux reproches qu'on lui adressait par de grandes promesses de ne plus jamais boire.

— Ta, ta, ta, qui a bu boira, mon bonhomme. Je serais désolé que tu tinses ton serment, car je compte bien être de tes petites fêtes ! se disait le capitaine, qui savait par lui-même ce que valent les serments d'ivrogar.

Bref, la joie était complète, quand la porte fut ouverte par Colard, qui réparaisait après six heures d'absence.

A sa vue, une légère grimace passa rapide sur le visage de Brichet, qui, tout aussitôt, s'écria de sa voix la plus affectueuse :

— Ah ! tu m'es rendu, mon vieux fidèle ! As-tu bien dormi ? Te pouvais encore prendre deux ou trois heures de plus, car le temps ne m'a pas duré en pareille société.

Et Brichet promena un joyeux regard sur le cercle formé autour de son lit.

— Pourquoi n'entres-tu pas, brave ami ? ajouta le procureur en remarquant que le majordome restait au seuil de la chambre.

— C'est que je viens prendre les ordres de monsieur au sujet d'une visite qui se présente.

— Si c'est un ami, je n'ai pas à me gêner avec lui ; amène-le près de mon lit.

Colard secoua négativement la tête.

— Non, c'est une dame arrivée en splendide carrosse.

Chacun se regarda surpris.

Les dames admises à l'hôtel étaient rares, et toutes étaient

connues de Colard, qui les annonçait par leurs noms sans y mettre une pareille cérémonie.

—Une dame ! fit Bricbet ? A-t-elle donné son nom ?

—Oui, c'est la marquise de Brageron.

—Aïe ! ça sent le Lozeril ! pensa aussitôt le capitaine, que ce nom mit en éveil.

Aurore avait frémi. Sans doute que de Cambiao lui avait fait confidence du passé, car ce nom tinta à son oreille comme un glas sinistre.

—Marquise de Brageron... Brageron, répéta Bricbet, cherchant en sa mémoire quelques rapports antérieurs avec cette dame.

—Elle dit n'être pas connue de vous et prétend avoir une très importante demande à vous adresser, ajouta Colard.

—M^{me} de Brageron est une de nos plus grandes dames de la cour, dit M. de Badières pour renseigner son ami.

—Et une des plus riches, continua le notaire.

—Et une des plus coquines, pensa Annibal, qui se garda bien de donner aussi ce renseignement à haute voix.

Bricbet s'était tourné vers sa femme.

—Ma foi ! fit-il, c'est à toi, Aurore, à remplir ton devoir de maîtresse de maison. Va recevoir cette dame, et excuse-moi, malade que je suis, de ne pas me présenter en personne, et sache ce qu'elle me veut.

Malgré le terrible effroi qui la clouait sur son siège, Aurore, par un énergique effort de volonté, parvint à se lever et, domptant la douleur aiguë qui la mordait au cœur, elle quitta la chambre.

—Pourvu que la petite ne fasse pas de bêtise, se dit Annibal en suivant de l'œil la sortie de sa fille.

III

M^{me} de Brageron se tenait debout devant une des fenêtres du jardin sur lequel se promenaient ses regards, quand, derrière elle, retentit le pas de M^{me} Bricbet, qui la fit se retourner. Ainsi mise subitement en présence de la femme, quand elle s'attendait à voir le mari, la marquise eut d'abord un premier mouvement de surprise.

En s'abordant, les deux femmes échangèrent ce rapide coup d'œil féminin qui, en une seconde, voit et analyse tout.

—Le chagrin la tu ! se dit M^{me} de Brageron, en constatant les ravages que, depuis le procès, avaient subis les charmes de sa rivale.

—Cette femme me hait ! pensa Aurore, qui vit briller dans les yeux de la marquise cette lueur joyeuse qu'y allumait la vue de sa beauté détruite.

Après l'échange d'un salut froid et glacé, Aurore, avec une voix dont elle s'efforçait de réprimer le tremblement, commença l'entretien.

—Mon mari, malade en ce moment, m'a priée, madame, d'être près de vous l'interprète de son vif regret de ne pouvoir entendre lui-même ce que vous lui faites l'honneur d'avoir à lui dire.

La marquise avait écouté, couvant la jeune femme du feu sombre de ses yeux gris et fixes.

—Ah ! M. Bricbet est malade ? fit-elle sèchement.

L'absence du mari la privait du cruel plaisir qu'elle s'était promis de soulever dans l'esprit du procureur les premiers orages de la jalousie.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 août 1886 — (No. 346.)

NOS PRIMES

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Les histoires contenues dans les trois séries ci-après détaillées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$20 dans les librairies. Par conséquent ceux qui prennent un abonnement de trois années au FEUILLETON recevront pour plus de \$35 de littérature variée des meilleurs auteurs.

Notre collection étant très-restreinte, nous conseillons à nos amis de se hâter.

PRIMES OFFERTES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Toute personne qui nous fera parvenir le montant de son abonnement pour une année ou plus, recevra en prime l'une des séries ci-après mentionnées (une série par chaque année d'abonnement—au choix) contenant les histoires suivantes complètes :

PREMIÈRE SÉRIE

L'Homme des Grèves — Le Crime d'un Autre — L'Amour à l'Épée—Un Noviciat—Le Roi des Voleurs—Le Trésor de Strongsay — Les Héritiers du Poignard — La Main Malheureuse—et plus de cinquante historiettes, variétés, etc.

Cette collection embrasse plus de deux années du journal.

DEUXIÈME SÉRIE

Une Vengeance de Peau-Rouge — La Demoiselle du Cinquième — La Grande Haine — Les Meurtriers de l'Héritière.

Cette collection renferme près de deux années du journal.

TROISIÈME SÉRIE

Les Aventures du Capitaine Vatan — La Dame de Pique — La Fille de Marguerite.

Cette collection embrasse plus de deux années du journal.

Les personnes qui prendront un abonnement de trois ans recevront en plus les ouvrages suivants :

Exil l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Toute personne qui nous couvrira trois nouveaux abonnés recevra gratuitement toutes nos primes.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On s'abonne pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur netnets, le tout payable à la fin du mois.

MORIN & OIR, Éditeurs.

Boîte 1986.

No 475 Rue Craig, Montréal.